



**HAL**  
open science

## Le violet et le rouge. Le cardinal-archevêque Filomarino, acteur de la révolution napolitaine (1647-1648)

Alain Hugon

► **To cite this version:**

Alain Hugon. Le violet et le rouge. Le cardinal-archevêque Filomarino, acteur de la révolution napolitaine (1647-1648). Les Cahiers du CRHQ, 2009, n°1, [ 23 p.]. hal-00354906

**HAL Id: hal-00354906**

**<https://hal.science/hal-00354906>**

Submitted on 21 Jan 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Le violet et le rouge. Le cardinal-archevêque Filomarino, acteur de la révolution napolitaine (1647-1648)**

Alain Hugon \*

[alain.hugon@unicaen.fr](mailto:alain.hugon@unicaen.fr)

\* Maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Caen Basse-Normandie – CRHQ-UMR 6583, auteur de *Au service du Roi Catholique : “honorables ambassadeurs” et “divins espions” face à la France. Représentation diplomatique et service secret dans les relations hispano-françaises de 1598 à 1635*, « Bibliothèque de la Casa de Velázquez », Madrid, 2004.

### Résumé

Lors de la révolution napolitaine de 1647-1648, le cardinal-archevêque de Naples Filomarino adopte une position politique favorable à la République. Dans quelle mesure cette prise de position révèle-t-elle une volonté d'indépendance napolitaine sous la suzeraineté pontificale ? Les conflits factionnels, lignagers voire religieux, sont-ils instrumentalisés par le prélat de la cité-capitale ? Les conséquences de cette position d'autorité durant le conflit révolutionnaire aboutissent à s'interroger sur la nature de ce pouvoir, des relations qu'il entretient avec le peuple révolté et avec les élites au pouvoir dans le royaume de Naples sous les Habsbourg d'Espagne.

### Mots clés

Naples – république – révolution – conflits – Filomarino – 17<sup>e</sup> siècle

### Abstract :

The Purple and the Red. The Cardinal-archbishop Filomarino, actor of the Neapolitan Revolution (1647-1648)

During the Neapolitan's revolution of 1647-1648, the cardinal-archbishop of Naples, Filomarino, stood publicly in favour of to the Republic, which brought him in conflict with the Spanish sovereignty. Was this stand linked to a will of Neapolitan independence under pontifical suzerainty? Did the archbishop use the existing conflicts between groups or powerful families to impose his views? The consequences of this position during the Revolution lead to question the true nature of the role of the archbishop within the regime. It also questions its relations with the insurgents as well as with the elite of the City of Naples during the rule of the Viceroy

### Key word :

Naples, republic, revolution, viceroy, Filomarino, 17<sup>th</sup> century

Conflits d'autorité .....	4
Les conflits de juridiction.....	5
Conflits d'étiquette.....	6
Société et conflits .....	7
Rupture révolutionnaire ou permanence de la conflictualité ?.....	8
Filomarino : un anti-espagnol ?.....	9
Filomarino et la révolution : l'ambiguïté .....	11
Filomarino : un révolutionnaire ?.....	13
Conception politique et politisation .....	17
Prince de l'Eglise et savoir politique.....	17
Un prélat tridentin et ultramontain .....	20

Le 19 novembre 1647, escorté par 500 fantassins et une compagnie de cavaliers, le duc de Guise se rend en grande pompe au *Duomo*, la cathédrale de Naples<sup>1</sup>. A sa droite, prend place Gennaro Annese le capitaine général du peuple de Naples, un ancien armurier<sup>2</sup>. A l'entrée de l'église, les deux hommes sont reçus par les chanoines de la cathédrale. L'archevêque de Naples, le cardinal Ascanio Filomarino ayant revêtu des habits sacerdotaux - pontificaux précise Camillo Tutini<sup>3</sup> - les accompagne jusqu'au grand Autel où, sous un dais d'or, ils prennent place sur trois sièges, Annese s'asseyant à la droite du cardinal, et Guise à la gauche.

Après que la messe a été dite, l'assistance et les trois hommes écoutent la lecture des clauses de l'accord passé entre le Peuple de Naples et le Roi de France. Puis, devant le cardinal et l'assemblée, le duc prête serment de défendre fidèlement la République napolitaine et de l'aider à se libérer de l'oppression des ennemis jusqu'à la fin de la guerre, selon des prérogatives semblables à celles dont jouissait le prince d'Orange auprès de la République de Hollande, comme le spécifiaient les termes même du serment. Guise le jure en son nom propre (et non au nom du roi de France). Enfin, le cardinal bénit l'épée et le bâton de commandement des armées populaires et les donne à Gennaro Annese qui les remet à son tour au duc. On chante alors le *Te Deum*.

Cette cérémonie accomplie, la foule escorte le cardinal, le nouveau *Dux*, et son capitaine général jusqu'à l'église du Carmel sur la place du Marché, lieu central de la révolution qui avait éclaté au cœur des quartiers populaires le 7 juillet 1647, et où le chef populaire Thomas Aniello, dit Masaniello, avait été assassiné dix jours plus tard, le 16 juillet 1647. Tout au long de leur trajet, ce peuple amassé brandit des portraits de Louis XIV au cri de : « *Vive le roi de France* ».

Cette journée illustre la consécration d'un pouvoir révolutionnaire, celui du duc de Guise à la tête de la Royale République ducale de Naples, par la plus haute autorité religieuse du royaume de Naples. Pourtant, l'ancien pouvoir légitime ne se trouve guère éloigné puisque la ville est alors scindée en deux, d'un côté les populaires, favorables à la République parthénopéenne proclamée le 24 octobre 1647, après que l'armada espagnole a bombardé la cité ; de l'autre, les zones sous contrôle de la

<sup>1</sup>. Dans le cadre de mes recherches sur l'histoire de Naples au XVII<sup>e</sup> siècle, j'ai bénéficié du soutien CRHQ et de l'aide du ministère de l'éducation espagnol par le projet « *Decadencia y Barroco. La Monarquía de Felipe IV* » (HUM-2006-C-12775). Je remercie Daniel Collin, Daniele Becquereau, Michele Bénaiteau, Jean-Michel Sallmann et André Zysberg pour leurs lectures et conseils avisés. Qu'ils soient tous remerciés. Bien entendu, je reste le seul responsable des avis, jugements et possibles erreurs de cet article.

<sup>2</sup>. Innocenzo Fuidoro, Camillo Tutini et Marino Verde affirment que ce maître de fusils d'escopette était « vil et ignorant » : I. FUIDORO, *Successi storici raccolte dalla sollevatoine di Napoli dell'Anno 1647*, (éd. A. M. Giralardi, M. Raffaeli.), Milan, FrancoAngeli, 1994, p. 217 ; Camillo TUTINI – Marino VERDE, *Racconto della sollevazione di Napoli accaduta nell'anno MDCXLVII*, (éd. Pietro MESSINA), Roma, Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1997, p. 246 : « *huomo ignorante et di nissuno buon discorso* ».

<sup>3</sup>. Il existait un violet épiscopal, qui était un grossier bleu mauve, et qui « constituait la gamme inférieure de la pourpre cardinalice d'un rouge rosé bien différent du rouge cru d'aujourd'hui » ; à moins qu'il ne s'agisse des gants pontificaux que le pape, les évêques et abbés peuvent porter ; ils n'étaient prescrits que pour le sacrifice eucharistique. art. Vêtements pontificaux, dans P. LEVILLAIN (dir), *Dictionnaire de la papauté*, Paris, Fayard, 2003, [1<sup>e</sup> édition 1994], p. 1713.

monarchie<sup>4</sup> avec l'appui d'une très grande partie de l'aristocratie. Le vice-roi, le duc d'Arcos, ainsi que le chef militaire de l'armada de secours, don Juan José d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, résident toujours à Naples, soit au palais royal, soit dans l'imprenable forteresse du Castel Nuovo. Leurs troupes se sont révélées insuffisantes pour contrôler une ville qui approche, voire dépasse, les 300 000 habitants ; ils attendent en vain une solution depuis l'explosion de mécontentement qui s'est emparée de la cité quatre mois plus tôt. La résistance des milices populaires aux assauts des militaires a contraint ces derniers à se réfugier dans quelques lieux fortifiés – outre la forteresse du Castel Nuovo, le Castel dell'Ovo qui contrôle l'arsenal et la citadelle de Sant'Elme qui domine la ville. A cette perte de contrôle de la population correspond aussi une défection des élites. Les *togati*, que l'on peut rapprocher des robins en France, avocats, docteurs et autres procureurs, ne constituent plus les appuis de la vice-royauté espagnole : la plupart soutiennent la révolution<sup>5</sup>.

En novembre 1647, cette situation révolutionnaire paraît inextricable, d'autant que la monarchie hispanique est déjà confrontée à d'autres révoltes. Si en Sicile, les révoltes du mois de mai 1647 sont rentrées dans leur lit, celles du Portugal et de Catalogne durent depuis sept années. Seule perspective optimiste pour Madrid, les négociations avec les rebelles hollandais sont en voie de conclusion en Westphalie, après Quatre-vingts Ans de conflit.

Que le cardinal Filomarino reste dans la partie rebelle de Naples ajoute un élément supplémentaire à une désagrégation bien plus générale de l'empire ibérique ; la prestation de serment du duc de Guise auprès du cardinal apparaît comme le moment culminant d'une adhésion que l'archevêque a déjà manifestée quelques jours auparavant, bien qu'avec réticence. En effet, quarante-huit heures avant le serment, prétextant une sciaticque, Filomarino a préféré garder le lit plutôt que d'accueillir debout le duc de Guise et Gennaro Annese<sup>6</sup>. Pourtant cette réception a servi à identifier le prince lorrain alors que les Espagnols propageaient la rumeur que le soi-disant duc de Guise n'était que le cuisinier de l'ambassadeur de France à Rome<sup>7</sup>. Ce fut pendant cette rencontre que Filomarino qualifia Guise d'*altesse*, l'élevant au rang de prince.

Tout en appartenant à l'histoire globale de la monarchie ibérique et des révolutions du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ces événements napolitains s'inscrivent dans des processus de distinction et

---

<sup>4</sup>. Sur l'ambiguïté la notion de vice-royauté appliquée au royaume de Naples, voir Jean-Michel SALLMANN, « Les royaumes américains dans la Monarchie Catholique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Debates*, 2005, revue mise en ligne le 8 février 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index431.html>.

<sup>5</sup>. A. MUSI, *L'Italia dei Viceré. Integrazione e resistenza nel sistema imperiale spagnolo*, Avagliano, Cava de'Tirreni, 2000, chapitre 5 : « "Non pigra quies". Il linguaggio politico degli accademici oziosi e la rivolta napoletana del 1647-1648 » ; V. I. COMPARATO, *Uffici e società a Napoli, 1600-1647, aspetti dell'ideologia del magistrato nell'età moderna*, Firenze, L.S Olschki, 1974.

<sup>6</sup>. I. FUIDORO, *Successi storici...*, *op.cit.*, p.268.

<sup>7</sup>. C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p.329 : devant l'assistance Filomarino affirme qu'il « connaissait [son] Altesse, tout jeune, quand il jouait au *pilotta*, vêtu de violet foncé » ; CAPECE, *L'État de la République de Naples sous le gouvernement de Monsieur le duc de Guise*. Traduit de l'italien (du P. Capece) par Mlle Marie Turge-Lorédan (Marguerite Léonard), Amsterdam, P. Brunel, 1695., p. 28.

d'affirmation propre à l'histoire urbaine, avec des spécificités liées aux dimensions de cette ville-capitale, une des trois plus grande cité d'Europe, avec Paris et Londres<sup>8</sup>. Ces événements révèlent les tensions entre les pouvoirs qui structurent l'espace urbain : pouvoirs militaire, religieux, corporatif, monarchique et encore municipal. Leurs oppositions, longtemps latentes, éclatent avec plus de violence en période révolutionnaire et elles offrent des moyens d'identification des groupes, de leurs espaces de pouvoir au sein de la ville. Des limites sont issues de permanents conflits de juridiction entre ces pouvoirs et elles confèrent un cadre à la reconnaissance sociale et politique ; elles donnent du sens à la ville et à ses subdivisions (quartiers, *ottine*, rues...). L'existence de murs – par exemple, les couvents et les églises qui abondent en ville, les enceintes qui séparent le monde urbain du plat pays – forment des barrières très concrètes. Dans le royaume de Naples, les *casali* sont des hameaux ou des bourgs qui entourent la capitale ; ils en dépendent sans bénéficier des privilèges des citoyens napolitains, à l'image des juridictions urbaines sur les villages dans le Languedoc ou des plats pays dans les royaumes plus septentrionaux.

A Naples, depuis la micro-conflictualité produite par les querelles de compétences entre diverses institutions jusqu'aux luttes macro-politiques qui culminent avec la révolution de 1647, on voit la figure du cardinal archevêque incarner un élément de continuité dans l'histoire conflictuelle de la ville. Son implication dans la tourmente révolutionnaire, à première vue surprenante, paraît la suite logique des conflits d'autorité antérieurs et elle s'inscrit dans des logiques politico-religieuses.

Pour vérifier ces affirmations, je propose, dans un premier temps, d'examiner les conflits d'autorité qui ont accru les tensions entre l'archevêché et les autres juridictions urbaines – municipales, nobiliaires, ou vice-royales - et cela avant même la révolution. Dans un deuxième temps, du fait que ces conflits revêtent aussi des formes socio-politiques, et non seulement juridiques, il est nécessaire d'envisager de possibles dimensions sociales à ces querelles d'autorité. Enfin, ces éléments devraient permettre de mesurer les relations entre la politisation du cardinal et celle des populations urbaines, de comprendre les fondements pratiques et théoriques de la lutte juridictionnelle que mène le cardinal-archevêque de Naples.

## Conflits d'autorité

Plusieurs articles ont déjà inventorié les nombreux conflits de juridiction provoqués par le cardinal Filomarino<sup>9</sup>. Des affaires classiques sur la juridiction des clercs dégénèrent à plusieurs reprises en conflit urbain, comme l'illustre l'affaire Meucci<sup>10</sup>.

<sup>8</sup>. Pour Claudia PETRACCONE, *Napoli dal Cinquecento all'Ottocento. Problemi di storia demografica e sociale*, Naples, Guida Editori, 1974, à la veille de la peste la population aurait été de 310 000 habitants (p. 44) ; mais seulement de 210 000 au début XVII<sup>e</sup> siècle selon G. DELILLE: *L'Italie au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Sedes, 1989, p. 212.

<sup>9</sup>. G. DE BLASII, « Ascanio Filomarino arcivescovo di Napoli e le sue contesse giurisdizionali », en *A.S.P.N. (Archivio storico per le provincie napolitane)* n°5 année V, fasc. II. Naples, 1880, p. 374-393 ; n°5 année V fasc.IV, Naples, 1880, p. 726-736 ; n°6 année VI, fasc. IV, Naples, 1881, p. 744-775 ; C. MANFREDI, « Il

## Les conflits de juridiction

En juin 1643, le prêtre Antonio Meucci (ou Antonio Menicucci, ou Antonio Miccio) s'évade des prisons romaines. Condamné pour vingt-sept homicides<sup>11</sup>, il trouve refuge à Naples grâce à la protection de l'ambassadeur espagnol à Rome, le marquis de Castel Rodrigo. Le 10 octobre 1643, Filomarino reçoit des autorités romaines la demande d'arrêter Meucci : les agents du cardinal le capturent et l'enferment dans le palais épiscopal. Devant ce que les autorités laïques considèrent comme une atteinte à leur juridiction, et donc à la souveraineté du royaume, elles ripostent par l'encerclement du palais-cardinal. Faute de bonnes troupes, la vice-royauté emploie des agents peu recommandables : des bandits entrés clandestinement en ville. Aussi, l'archevêque menace-t-il les autorités laïques de fulminer une excommunication et surtout d'en appeler au peuple contre les bandits, au nom de la protection du pouvoir ecclésiastique, menacé dans son droit d'asile par les empiétements du pouvoir laïc. Face au danger de désordre, le vice-roi Medina de las Torres – parent du comte-duc d'Olivares – diffère la prise du palais, tout en maintenant une surveillance étroite. Au début de l'année suivante, le cardinal réussit à transférer secrètement le détenu à Rome...

La mort d'Urbain VIII, le 29 juillet 1644, et son remplacement par Innocent X, un pape théoriquement plus favorable à l'Espagne selon l'historiographie française, favorisent un apaisement d'autant que Madrid souhaite se faire pardonner par le nouveau souverain pontife une arquebusade contre un évêque portugais qui eut lieu à Rome même. Innocent X peut accélérer le procès d'Antonio Meucci : celui-ci est rapidement exécuté par la justice romaine.

Au cours de ce conflit, les protagonistes jouent des partitions étonnantes ; ils utilisent des moyens disproportionnés à nos yeux. Filomarino se comporte d'abord en agent du Saint-Siège à Naples, et agit comme simple agent d'exécution. De son côté, la vice-royauté, faute de ressources matérielles, est incapable de faire respecter sa juridiction civile ; elle va donc jusqu'à employer des hors-la-loi, ce en quoi, il est vrai, elle ne fait qu'imiter la noblesse du royaume qu'elle condamnait néanmoins. On assiste ensuite à une escalade des moyens : le cardinal Filomarino lance un appel au peuple au nom de la protection des libertés ecclésiastiques afin de faire reculer le pouvoir séculier. Cet antagonisme entre le pouvoir laïc napolitain et la juridiction ecclésiastique se reflète aussi dans les rapports tendus entretenus par la vice-royauté avec le nonce apostolique, Altieri<sup>12</sup>

---

cardinale arcivescovo Ascanio Filomarino, nel periodo della rivoluzione di Masaniello », dans *Sammium*, 1949, p. 51-80, p. 180-211, et 1950, p. 65-78 ; M. BRAY, « L'arcivescovo, il Viceré, il fedelissimo Popolo. Rapporti politici tra autorità civile e autorità ecclesiastica a Napoli dopo la rivolta del 1647-1648 », dans *Nuova Rivista Storica*, n°LXXIV, mai-août 1990, p. 311-332.

<sup>10</sup>. Biblioteca Nazionale Napoli (désormais BNN) ms X B 65 f°120-127, on peut trouver un pendant français avec l'affaire Beaupuy : abbé de SAINT-NICOLAS, *Négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie de messire Henri Arnauld, abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, sous le Pontificat du Pape Innocent X, pendant les années 1645, 1646, 1647 & 1648 dans lesquelles on voit la situation des Affaires de l'Europe, & plusieurs Lettres de Louis XIV, de la Reine Régente, du Cardinal Mazarin & des autres Ministres de la Cour de France*, Paris, 5, 1748, t.2 : occupe la période entre avril et juillet 1646.

<sup>11</sup>. G. DE BLASIIS, « Ascanio Filomarino... », art.cité., p. 382.

<sup>12</sup>. D. A. PARRINO, *Teatro eroico e politico de governi de' vicere del Regno di Napoli dal tempo del Re Ferdinando il Cattolico*, t.2, Naples, 1692, p. 341.

D'autres conflits juridictionnels opposent les autorités laïques à l'archevêque, avant, pendant, et après la révolution, allant jusqu'à l'arrestation d'un prélat et à son évasion en 1650, avec l'affaire de l'évêque de Manfredonia.

A ces conflits purement juridictionnels se superposent des disputes de préséance.

### **Conflits d'étiquette**

En décembre 1643, lors de la célébration d'une action de grâce rendue à San Gennaro pour commémorer sa protection sur la ville pendant le terrible séisme de 1631, le cardinal Filomarino n'a pas la courtoisie d'attendre le vice-roi, ce qui a pour conséquence d'entraîner la rupture de leurs relations<sup>13</sup>.

Peu après, en avril 1644, le vice-roi prend sa revanche en faisant que le cardinal ne soit pas invité par les régents de la casa de l'Annunziata, le plus riche hôpital de Naples, au moment des célébrations de la Vierge<sup>14</sup>. Ascanio Filomarino répond à cette humiliation par un interdit sur les célébrations<sup>15</sup> !

Une nouvelle fois, la crise cérémonielle se transforme en crise politique et religieuse ; le vice-roi accuse le prélat de rébellion, cependant il n'ose pas transgresser l'interdit épiscopal. A nouveau, toute mesure de rétorsion étant défendue au pouvoir politique, le vice-roi voit sa compétence et sa juridiction remise en cause par l'archevêque<sup>16</sup>.

Lors d'une réunion du Conseil Collatéral, le principal organe de gouvernement du royaume de Naples, le duc de Medina de las Torres affirme que c'est :

« une affaire d'un tel scandale, et d'un si grand préjudice pour la juridiction royale et d'un tel discrédit pour sa personne [royale] [...] que ce cas lui paraissant grave pour la réitération des excès et par l'intention qu'il [l'archevêque] a de soulever

<sup>13</sup>. G. DE BLAASIS, « Ascanio Filomarino... », art. cité, p. 388 ; sur cette procession qui se déroule les 16 décembre, voir aussi I. FUIDORO, *Successi...*, op.cit., p. 319 ; A. MUSI, « Chiesa, religione, dimensione del sacro nella rivolta napoletana del 1647-48 », dans A. MUSI (dir.), *Dimenticare Croce. Studi e orientamenti di storia del Mezzogiorno*, Naples, Ed. Scientifiche Italiane, 1991, p. 55-56.

<sup>14</sup>. « L'Annonciade y est si riche que l'on donne à son hôpital un revenu capable d'entretenir plus de 5000 pauvres ou enfans trouvez », selon P. Du Val, *Le voyage et la description d'Italie montrant exactement les raretez et choses remarquables.... Ouvrage dressé pour la commodité des François & Estrangers ; avec la Relation du Voyage fait à Rome par Monsieur le duc de Bouillon en l'année 1644*, divisé en deux parties, Paris, 1656, p. 357. En fait, le vice-roi ne crée ce précédent que grâce à l'appui du nouveau gouverneur de l'Annunziata, Francesco Capecelatro, l'auteur du *Diario* qui nous a relaté à sa manière les événements révolutionnaires.

<sup>15</sup>. BNN ms X B 65 f°128-133.

<sup>16</sup>. Sinon l'*ortoria*, qui est une procédure d'intimation faite au nom du roi à la puissance ecclésiastique pour qu'elle abandonne les procédés dont elle use. Lorsque l'envoyé du vice-roi Medina dépose le document, Filomarino lui affirme que tout est déjà réglé avec les six du *Siège* noble de Capuana à Naples (dont l'un est Francesco Filomarino, prince de la Rocca, son parent) et l'interdit levé : le cardinal a feint de céder à son *Siège*...

ce peuple [...]. Que s'il [Filomarino] est fou, il convient de l'attacher et de le remettre aux parents qui le soigneront »<sup>17</sup>.

Ainsi, pour la seconde fois en l'espace de moins de six mois, la menace d'une collusion entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir populaire contre le pouvoir politique est agitée, la première fois par le cardinal, la deuxième fois par le vice-roi. Le départ de Medina de las Torres tombe donc fort à propos puisqu'il est rappelé par Madrid le 6 mai 1644<sup>18</sup>.

Les mentions de conflits abondent<sup>19</sup> : par exemple, lors à l'occasion des funérailles d'Isabelle de Bourbon, le 4 octobre 1644, ou en présence de l'amiral de Castille, nouveau vice-roi (1644-1646)<sup>20</sup>. Toutefois, Filomarino ne se heurte pas uniquement aux vice-rois, mais aussi à ses contemporains, qu'ils soient ecclésiastiques ou nobles.

### **Société et conflits**

A l'égard de son clergé, Filomarino ne diffère pas de nombreux évêques qui lui sont contemporains ; dès qu'ils arrivent à la tête de leur diocèse, ils s'efforcent d'adopter une attitude réformatrice face à leur clergé. On connaît ainsi le cas de Jean François Paul de Gondi, futur cardinal de Retz, qui, à peine nommé coadjuteur de l'archevêché de Paris la même année que Filomarino, réunit un synode provincial pour y introduire des réformes<sup>21</sup>. Le zèle réformateur du prélat napolitain répond aux mêmes exigences, bien qu'avec une assiduité plus grande et une persévérance qui en font un ecclésiastique de combat. Parmi les points communs de ces princes ressort celui de vouloir affirmer et maintenir par tous les moyens leurs prérogatives. Par exemple, lors du synode diocésain tenu en 1644, Filomarino réitère la traditionnelle interdiction faite aux clercs de porter des armes, de quelque nature qu'elles soient, ce qui n'est pas une mince affaire dans le milieu napolitain<sup>22</sup>.

<sup>17</sup>. G. DE BLAASIS, « Ascanio Filomarino... », art. cité, p. 389-390 : « *Un negotio de tanto scandalo e tanto pregiudizio alla giurisdizione reale et discredito alla sua persona [...] che il caso gli pareva grave per la reiterazione dell'eccessi et per l'intentione che tiene di sollevare questo popolo[...] si è pazzo conviene legarlo et darlo alli parenti perché lo curino* » [source citée Archivio di Stato di Napoli (désormais A.S.N) Notamenti Collateral. avril 1644, p. 48].

<sup>18</sup>. Ramiro Nuñez de Guzman, duc de Medina de las Torres, est devenu prince de Stigliano, selon C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p. 7-8, titre qui appartenait aux Carafa auparavant.

<sup>19</sup>. En 1665, lors de sa rencontre avec le vice-roi, le cardinal Filomarino refuse de se vêtir de deuil pour la mort de Philippe IV : R. RUOTOLO, « Aspetti del collezionismo napoletano: il cardinale Filomarino », *Antologia di Belle Arti*, Torino, 1977, vol.1, p. 74.

<sup>20</sup>. C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p. 107. Aux funérailles d'Isabelle de Bourbon, en 1644, une querelle d'étiquette avec Filomarino avait empêché la cérémonie de se dérouler dans la cathédrale ; les populaires réclamaient le retour dans celle-ci de la richissime couverture qui avait été faite pour l'occasion et qui se trouvait à Santa Chiara, couvent de patronage royal. Le contexte des premiers conflits qui opposent le cardinal et les vice-rois peut aussi être rappelé : 1644 est aussi l'année de la guerre de Castro, où les Barberini jouissaient de l'appui de la France, s'opposent aux puissances italiennes soutenues par Madrid.

<sup>21</sup>. J. DELON, *Le Cardinal de Retz, orateur*, Paris, Aux amateurs de Livres, 1989 ; *Œuvres complètes*, coll. Grands Ecrivains de France, Paris, 1880.

<sup>22</sup>. G. DE BLASIS, « Ascanio Filomarino... », art.cité, p. 377.



Un an avant la révolution de 1647, le plus violent conflit l'oppose non au pouvoir espagnol du vice-roi, mais au pouvoir municipal. Lors des célébrations du saint protecteur napolitain, San Gennaro, rituellement un des cinq secteurs nobles de la ville (*seggi*) emporte les reliques qui se trouvent dans le Trésor de la cathédrale ; normalement, Filomarino rejoint le cortège en procession avec l'ampoule miraculeuse pour que la translation du sang s'effectue<sup>23</sup>. Or, le matin du 5 mai, sur ordre du cardinal, le gardien du Trésor refuse aux nobles députés de prendre ces reliques, le scandale est énorme. Craignant des heurts, le nouveau vice-roi, le duc d'Arcos, demande au cardinal de ne pas prendre part à la procession, mais celle-ci démarre sous la conduite de Filomarino, avec les reliques, les étendards, les croix, etc. jusqu'à ce qu'elle rencontre les nobles assemblés. Le tumulte débouche sur une bataille qui tourne en défaveur des clercs : les reliques sont emportées par les nobles. Mais, surtout, le cardinal est insulté, outragé, humilié : il a reçu un *calcio*, un coup de pied, dont l'auteur est Pepe Carrafa, alors qu'un autre noble, le duc de Maddaloni, a traité ce prince d'Eglise de « fils de lavandière ».

De religieux et rituel, le conflit tourne au règlement de compte social : la mère de Filomarino, Porzia Ricca, est issue d'une riche famille italienne qui avait acheté un habit de Calatrava (castillan) pour devenir noble<sup>24</sup>... Bien que né d'un père complètement inséré dans les réseaux de la plus haute aristocratie de l'empire hispanique, chevalier de la Toison d'Or et Grand d'Espagne, le cardinal se claquemure car l'insulte l'a meurtri : une haine farouche oppose alors une fraction de la noblesse au cardinal, dont on connaît l'attachement à sa famille qui, durant les journées révolutionnaires, se manifesta à nouveau puisque deux de ses frères et un cousin s'y impliquèrent.

Ainsi, la permanence de multiples querelles souligne l'omniprésence des conflits entre les pouvoirs urbains. Ils relèvent une micro-conflictualité qui structure les solidarités urbaines et les groupes sociaux. Pour autant, dans quelle mesure représentent-ils un prélude à une rupture majeure de l'équilibre entre les pouvoirs napolitains, entre certaines forces ecclésiastiques, l'autorité politique de la vice-royauté, une fraction de l'élite aristocratique et le peuple ?

## Rupture révolutionnaire ou permanence de la conflictualité ?

Les prises de position du cardinal ont longtemps laissé croire à son engagement au côté du peuple révolté<sup>25</sup>. Les historiens du *Risorgimento* et leurs épigones, souvent teintés de nationalisme et d'hispanophobie, pouvaient affirmer afin de mieux souligner les libertés italiennes :

<sup>23</sup>. On peut lire le récit de cet événement dans C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p.3-6 qui le considèrent comme un des éléments à l'origine des désordres révolutionnaires.

<sup>24</sup>. C. MANFREDI, « Il cardinale Arcivescovo... », art. cité, p. 75.

<sup>25</sup>. P. BURKE, « The Virgin of the Carmin and the Revolt of Masaniello », *Past & Present*, n° 99, mai 1983, p. 3-21. R. VILLARI, « Il cardinale, la rivoluzione e la fortuna di Machiavelli », dans F. BENVENUTI (dir.), *La Passione della Storia : scritti in onore di Giuliano Procacci*, Rome, Carocci, 2006, p. 15-26: l'auteur écrit : « l'appui considérable que le clergé en général avait donné à la révolution » [« il rilevante appoggio che aveva

« Les sujets furent opprimés et exploités de toutes les manières par les ministres qui gouvernaient au nom du roi, ainsi lorsque la triste domination cessa de peser sur les peuples d'Italie, elle laissa un ineffaçable souvenir de rapacité et de cruauté [...] »<sup>26</sup>.

Plus récemment, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, Benedetto Croce affirmait :

« Toujours, et sans jamais tomber dans une quelconque hérésie, ce peuple [napolitain] lutta avec de telles forces et triompha pour la liberté de conscience contre le Saint Office de l'Inquisition, dont il ne permit jamais l'établissement sur sa terre, se soulevant unanimement contre de pareilles tentatives et veillant à s'opposer aux ruses venant tant de Rome que de l'Espagne. Le sens juridique de ces populations était si puissant que, quand au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, avec Masaniello, elles se révoltèrent contre les Espagnols, elles se comportèrent de façon à donner à toute l'Europe le premier exemple d'une révolution légale »<sup>27</sup>.

L'hispanophobie supposée des révoltés et du cardinal Filomarino soulève la question du prisme historiographique des différentes traditions historiques, prisme qui ne commence à être remise en cause que par des travaux récents<sup>28</sup>, expliquant que l'on pose la question suivante :

### **Filomarino : un anti-espagnol ?**

Du côté paternel, la famille Filomarino est étroitement liée aux élites aristocratiques de la Péninsule Ibérique, puisque son père était chevalier de l'ordre de la Toison d'Or et qu'il jouissait du titre de Grand d'Espagne<sup>29</sup>. Ascanio se rend à la curie romaine auprès d'un de ses parents, il s'y installe et l'évêque de Venofra, Ladislao d'Aquino, un patricien napolitain, le choisit pour maître des cérémonies lors de son élévation au cardinalat, en 1616<sup>30</sup>. A Rome, Filomarino épouse certaines pratiques des princes de l'Eglise, en particulier dans le domaine artistique où il adopte ce goût reconnu pour le mécénat<sup>31</sup>. Il s'initie aux arcanes de la politique ecclésiastique et au jeu des réseaux qui traversent la curie. Il y noue surtout des liens importants pour sa carrière, puisque, au cours d'une de

---

dato il clero en generale alla ribellione », p.18], ce qui doit être très fortement nuancé selon les congrégations et les modalités du patronage.

<sup>26</sup>. E. VISCO, *La politica de la santa sede nella rivoluzione di Masaniello, da documenti inediti dell' Archivio Vaticano*, Naples, Tocco, 1924 : « *I sudditi furono oppressi e sfruttati in tutti i modi dai ministri che governavano in nome del Re, così che quando la triste dominazione cessò di gravare sui popoli d'Italia, lasciò incancellabile ricordo di governo rapace et crudele* », p. 5 ; et plus loin à propos de la restauration d'avril 1648 : « *Naples insurgée est récupérée par 500 espagnols affamés* » [« *Napoli insorta è ricuperata da 500 Spagnuoli affamati* », p. 6].

<sup>27</sup>. B. CROCE, *Storia del Regno di Napoli*, Bari, Scritti di storia letteraria e politica, XIX, 1925, p. 3.

<sup>28</sup>. A. MUSI (dir.), *Alle origini di una nazione. Antispagnolismo e identità italiana*, Milan, Guerini e associati, 2003.

<sup>29</sup>. C. MANFREDI, « Il cardinale arcivescovo... », art.cité, p. 51-53.

<sup>30</sup>. M. BRAY, « Un inedito di Ascanio Filomarino segnalato da Gabriel Naudé », dans *Nouvelles de la république des lettres*, 1993, II, p.77.

<sup>31</sup>. L. LORIZZO, *La collezione del cardinale Ascanio Filomarino. Pittura, scultura e mercato dell'arte tra Roma e Napoli nel Seicento con una nota sulla vendita dei beni del cardinal Del Monte*, Naples, Electa, 2006, que je remercie pour les informations qui suivent.

ses premières rencontres, il se lie d'amitié avec Maffeo Barberini, dont il partage la passion pour l'astrologie. Devenu pape en 1624, sous le nom d'Urbain VIII, ce dernier protège Ascanio, le pourvoit de l'office de chambrier secret, et le nomme cubiculaire pontifical<sup>32</sup>. Cette confiance se prolonge et il devient le mentor du cardinal neveu, Francesco Barberini, un peu plus jeune que Filomarino, alors trentenaire. C'est ainsi que le Napolitain suit Barberini dans ses légations de France et de Madrid au cours des années 1625-1626. Il se peut que ce soit à cette époque qu'il s'écarte de la fidélité familiale des Filomarino aux Habsbourg, et qu'il adhère aux positions du clan Barberini. Pourtant, lorsqu'il accompagne le cardinal neveu à la Cour d'Espagne, Filomarino, reçu par le roi Philippe IV, se voit proposer de devenir l'archevêché de Salerne. Malgré cette avantageuse ouverture, Ascanio décline l'offre au nom d'une fidélité due à ses protecteurs naturels : cette attitude lui permet d'obtenir de Philippe IV le titre de gentilhomme de chambre et l'honneur de la *doblada*, c'est-à-dire la clef d'or, pendant qu'Urbain VIII le dote d'un canonicat à la basilique Saint Pierre pour le récompenser de sa mission<sup>33</sup>. Est-ce pour compenser le refus qu'il oppose à Philippe IV que Filomarino lui offre une toile de Guido Reni représentant l'Annonciation et que, lui-même, ramène en Italie un portrait équestre du souverain ?<sup>34</sup> Quelques années après ces missions, ces diverses protections lui valent d'être élevé à la dignité de cardinal et d'être nommé au siège archiépiscopal de Naples (décembre 1641). Pour de Sanctis, un contemporain qui appréciait peu le cardinal, Filomarino « [a] vomì le venin qu'il but avec le lait à l'école des Barberini, et qui lui rongea l'âme et le cœur contre son propre roi »<sup>35</sup>.

En effet, le nom des Barberini est étroitement lié au parti français de la Curie<sup>36</sup> ; pour beaucoup d'historiens, l'appartenance de Filomarino à cette clientèle a pu favoriser certaines positions critiques envers les vice-rois durant la révolution napolitaine, voire avant et après cet événement<sup>37</sup>. Elle participerait à la permanence des conflits dans la capitale du royaume entre l'archevêque et le vice-roi même après la mort d'Urbain VIII en 1644, permanence interprétée comme une volonté de maintenir les liens de fidélité à la faction française dans le contexte plus général de l'opposition des deux grandes monarchies, française et espagnole. Pourtant, ces lectures des événements relèvent en

<sup>32</sup>. La fonction le conduit à partager l'appartement du souverain, à contrôler les biens qui s'y trouvent (vêtements, bijoux...) et à en surveiller les lettres qui y arrivent.

<sup>33</sup>. C. MANFREDI, « Il cardinale arcivescovo... », art. cité ; voir aussi I. FUIDORO, *Successi del governo del conte d'Onate, 1648-1653*, (éd. Alfredo Parente), Naples, L. Lubrano, 1932, p.109.

<sup>34</sup>. R. RUOTOLO, « Aspetti del collezionismo napoletano: il cardinale Filomarino », *Antologia di Belle Arti*, 1977, Torino, vol.1, p.75. L'inventaire de 1680 des peintures du cardinal précise qu'il possédait en outre un portrait de Charles II et un autre d'Urbain VIII, ce qui exprime un certain équilibre dans la représentation des puissances.

<sup>35</sup>. T. DE SANTIS, *Istoria del tumulto di Napoli. Parti I, nella qualse si contengono tutte le cose occorse nella città e Regno di Napoli dal principio del governo del Duca d'Arcos fino al dì 6 di aprile*, 1648, II.106, dans G. DE BLASIS, « Ascanio Filomarino... », art. cité, p. 784. Selon R. VILLARI, « Il cardinale... », art.cité, p. 23, Tomaso De Santis se trouvait lors de la révolution au côté du vice roi à l'intérieur du palais royal puis au Castelnuovo.

<sup>36</sup>. Sur les Barberini : I. FOSI, *All'ombra dei Barberini. Fedeltà e servizio nella Roma barocca*, Roma, Bulzoni Editore, 1997.

<sup>37</sup>. G. DE BLASIS, « Ascanio Filomarino... », art.cité ; M. BRAY, « L'archivescovo, il viceré... », art. cité, p. 315-316 ; A. SPAGNOLETTI, G. PATISSO (éd.), *Giangirolamo II Acquaviva. Un barone meridionale nella crisi del Seicento (dai memoriali di Paulo Antonio de Tarsia 1619-1665)*, Conversano, Mario Congedo editore, 1999, p. 21 : relève que Filomarino était plus célèbre pour son hispanophobie que pour sa piété.

grande partie d'une surinterprétation des positions de Filomarino, fondée sur la connaissance de la révolution à venir en 1647-48 et de son issue ; face à ces interprétations, on peut penser que les conflits déjà évoqués relèvent plus d'une micro-conflictualité intra-urbaine, omniprésente dans l'ensemble des villes capitales, que de positions politiques radicales du cardinal à l'encontre de la vice-royauté.

### **Filomarino et la révolution : l'ambiguïté**

Un chroniqueur royaliste, Francesco Capecelatro (1595-1670)<sup>38</sup>, a complaisamment répandu cette thèse d'un épiscopat instigateur de la révolution dans le but de se venger des humiliations subies à Naples face à la noblesse et au vice-roi espagnol ; pourtant, de façon paradoxale, le même Capecelatro précise que Filomarino a dénoncé au vice-roi Arcos l'armement du peuple, qu'il avait lui-même appris des confesseurs<sup>39</sup>. Cet avertissement du cardinal transmis au vice-roi pourrait relever d'une tentative de prévention en faveur du peuple, pour le protéger contre ses démons de la révolte, comme d'une possible répression. A la lecture des sources, la notion de conciliation paraît essentielle dès que la pression révolutionnaire devient forte<sup>40</sup>. Avec les incendies de maisons par les révolutionnaires, dont les financiers les plus notoires sont les cibles, et avec les menaces d'expulsion, voire d'exécution, d'Espagnols pris par les révoltés au début du mois de juillet, la place de cette conciliation devient centrale dans la politique du cardinal. Le contenu de sept lettres de sa correspondance avec les autorités romaines<sup>41</sup> souligne son rôle de médiateur entre le peuple et les responsables politiques : à chaque fois, le vice-roi Arcos accepte ces propositions de conciliations. Ainsi, le 8 juillet, cette correspondance avec Rome mentionne que le cardinal contribue à la libération de prisonniers espagnols détenus par la foule<sup>42</sup>. Certes, ces médiations ne constituent pas uniquement une contribution charitable du prélat. Ni Madrid, ni Rome, ni même Filomarino n'adhèrent à un

<sup>38</sup>. Sur l'œuvre de chroniqueur de F. Capecelatro, voir D. DE LISO, *La scrittura della storia. Francesco Capecelatro (1594-1670)*, Naples, Loffredo, 2004.

<sup>39</sup>. F. CAPECELATRO, *Diario contenente la storia delle cose avvenute nel Reame di Napoli negli anni 1647-1650*, Naples, G. Nobile, 1850, t.1, p. 7 : « Le cardinal dit que ses curés l'avaient avisé comment le peuple se pourvoyait en armes pour se soulever, et que certaines femmes le leur avaient dit en confession, et qu'il le lui faisait savoir [au vice-roi] afin d'y porter remède [...]. Les malveillants à l'endroit du cardinal dirent ensuite qu'il avait fait œuvrer par le moyen de ses curés pour que le peuple se révoltât contre les Espagnols et contre la noblesse, à cause de l'affront qu'il en avait reçu quand ils lui prirent la tête et le sang de S. Gennaro » [« *Il cardinale disse che i suoi piovani lo avevano avvisato, come il popolo si giva [sic] provedendo d'armi per tumultuare, e che lo avevano lor detto alcune donne in confessione e che gli lo faceva sapere, acciò vi porgesse rimedio [...]. I malevoli del Cardinale dissero poi, che lui aveva fatta opera per mezzo de' piovani che il popolo si rivoltasse contro gli Spagnuoli e contro la nobiltà per l'affronto che ricevuto ne aveva, quando gli tolsero la testa ed il sangue di S. Gennaro* »].

<sup>40</sup>. Sur une lecture plébéienne de la révolution napolitaine par un sociologue de ces événements : M. BREUGH, *L'expérience plébéienne. Une histoire discontinuée de la liberté politique*, Paris, Payot, 2007, p. 68-85. Si la réflexion sur les notions est séduisante, l'approche historique relève d'une narration désuète, où l'essentiel de la révolution porte principalement sur les dix jours de Masaniello.

<sup>41</sup>. F. PALERMO (éd.) « Sette lettere del cardenal Filomarino al papa », *Archivio Storico Italiano*, Tome IX, 1846, p. 380-393 ; E. VISCO, *La politica de la santa sede...*, op. cit., p. 13 et suivantes.

<sup>42</sup>. T. De SANTIS *Historia del tumulto de Napoli*, Leyde, 1652, p. 52-53 et F. CAPECELATRO, *Diario...*, op.cit., t.1 p. 25-26.

quelconque irénisme politique, tous connaissent fort bien les arcanes du pouvoir et les moyens qui y mènent. Ainsi, doit-on s'interroger sur le fait que ces lettres manuscrites du cardinal, adressées au Pape ou au vice-roi, sont rapidement imprimées, à quelques mois d'intervalle en 1647, chez un éditeur qui travaille pour la monarchie puis pour la république<sup>43</sup> ! Doit-on interpréter cette impression des lettres du cardinal destinées au vice-roi et au pape comme une manipulation du pouvoir espagnol visant à discréditer le prélat auprès des populaires ? Ou bien celui-ci les publia-t-il pour souligner son rôle de médiateur entre les rebelles et les partisans des Habsbourg ?

On le voit, les ambiguïtés apparaissent de manière constante dans le comportement de Filomarino, en relation avec la désagrégation des pouvoirs légaux au cours de la révolution, et envers les meneurs de celle-ci et en particulier à l'égard de son chef : le vendeur de poisson Masaniello<sup>44</sup>. Cette figure et la fonction symbolique qu'il occupe aux yeux des Napolitains du XVII<sup>e</sup> siècle, tout imprégnés des images miraculeuses de saints<sup>45</sup>, de la Vierge et du Christ, ont-elles influencé le cardinal ? En effet, la personnalité de Masaniello renvoie à de nombreux éléments de la culture politico-religieuse des contemporains<sup>46</sup>. Ce pêcheur napolitain, analphabète, apparaît en tant qu'instrument de la puissance divine alors que rien ne le prédisposait à agir. Par ailleurs, il constitue un avatar de saint François d'Assise, le *Poverello*. Tour à tour, Filomarino, le vice-roi espagnol et le duc d'Arcos sont impressionnés par le personnage, et ils négocient avec Masaniello puisque son charisme lui donne une autorité sur la foule, ce que personne ne lui conteste :

« Masaniello est parvenu à telle marque d'autorité, de commandement de respect et d'obéissance dans ces quelques jours qu'il a fait trembler toute la ville avec ses ordres, lesquels ont été exécutés par ses partisans avec une stricte ponctualité et une stricte rigueur ; en outre, il a démontré ses qualités de prudence, d'entendement et de modération : en somme il est devenu un roi de cette cité, et le plus glorieux et le plus triomphant que le monde avait vu »<sup>47</sup>.

L'impressionnante personnalité de Masaniello se déduit de cette description, et le lecteur contemporain ne pouvait pas ne pas penser aux autres « rois » qui s'élèvent à la faveur des troubles politiques qui parsèment l'Europe en ces années 1640-1660. Filomarino est manifestement impressionné par le pêcheur et, en partie pour cette raison, il s'interpose, puis s'entremet auprès du

<sup>43</sup> . Biblioteca Nacional Madrid (BNE), ms 2662 – 9 : on lit en bas de page de ces documents : « Nap. Per Secondino Roncaglioglio Stampator Regio, e del Fideliss. Popolo, 1647 ».

<sup>44</sup> . Silvana D'ALESSIO, *Masaniello*, Rome, Salerno editrice, 2008, p. 99-101, p. 103 : l'auteur suggère que Filomarino était informé des attentats contre Masaniello.

<sup>45</sup> . J. M SALLMANN, *Naples et ses saints à l'âge baroque (1540-1750)*, Paris, PUF, 1994, dont la conclusion sur la fonction chamanique et stabilisatrice du culte des saints : p. 372-375.

<sup>46</sup> . P. BURKE, « The Virgin of the Carmin... », art. cité.

<sup>47</sup> . F. PALERMO (éd.) « Sette lettere del cardenal Filomarino... », art.cité, du 12 juillet 1647: « *Masaniello è pervenuto a segno tale di autorità, di comando, di rispetto e di ubbidienza, in questi pochi giorni, che ha fatto tremare tutta la città con li suoi ordini, li quali sono stati eseguiti da'suoi seguaci con ogni puntualità e rigore: ha dimostrato prudenza, giudizio, e moderazione ; insomma era divenuto un re di questa città, e il piu glorioso e trionfante ch'abbia veduto il mondo* ».

vice-roi qui n'est pas moins sensible à la personnalité du pauvre pêcheur. Masaniello reçoit les plus hauts honneurs du vice-roi. Vêtu d'un riche costume d'argent lamé, le jeune chef apparaît éclatant dans sa nouvelle tenue, ce que tous les mémorialistes soulignent malgré la modestie de ses origines. Masaniello monté sur un cheval, reçu au palais royal par la garde du vice-roi, et son épouse Bernardina Pisa, depuis peu relâchée de prison et maintenant richement parée, vivent un moment qui concrétise l'inversion sociale et politique, teintant de millénarisme la révolution napolitaine (comme la Calabre de Campanella en 1599). Les autorités, épiscopales, municipales, royales, se prêtent-elles à une mascarade lors de cette journée d'apothéose, ou adhèrent-elles à ce que l'immense majorité des rebelles napolitains espère pour leur avenir et qu'incarne l'inattendu chef populaire ?<sup>48</sup>

### **Filomarino : un révolutionnaire ?**

La réponse paraît donnée quand, le 16 juillet, Masaniello est assassiné par des hommes de main. Alors seulement, le cardinal Filomarino donne libre cours à son antipathie envers la victime dans une dépêche qu'il adresse le jour même au pape : « La terreur et l'épouvante avaient placé et fait de Masaniello le chef et l'auteur du soulèvement de cette cité avec des manières de procéder furieuses et tyranniques », ou encore, dans un courrier en date du 19 juillet, il estime que Masaniello avait accédé au pouvoir « par l'œuvre du démon »<sup>49</sup>.

Ses positions évoluent manifestement assez rapidement et, après avoir encensé le jeune chef révolutionnaire, le cardinal le dénigre brusquement au lendemain de l'assassinat. Toutefois, tout en communiquant ses critiques au Saint-Siège, Filomarino maintient sa fonction protectrice, voire tutélaire, sur la ville de Naples. Par conséquent, le 17 juillet, il décide de présider aux funérailles solennelles offertes par la ville au défunt Masaniello, funérailles auxquelles les foules napolitaines prennent part massivement. Certes, cette cérémonie offre au jeune révolutionnaire assassiné une légitimation *post-mortem*, mais elle permet de tenter de réunir les forces vives de la ville autour de l'événement, alors que, depuis le début de la révolte, les fractures politiques et sociales ne cessaient de s'approfondir en son sein.

La révolution de 1647-1648 ne se limite pas aux dix journées où Masaniello dirige le mouvement révolutionnaire. Une seconde poussée révolutionnaire se manifeste à la fin du mois d'août, en grande partie liée au non-respect des capitulations conclues entre le vice-roi et les représentants populaires. A cette seconde poussée, succède la tentative des Espagnols de reprendre la ville par la force, en collaboration avec une très grande partie de l'aristocratie. L'armada espagnole arrive dans la baie de Naples le 1<sup>e</sup> octobre 1647. Constituée de quarante-huit navires de haut bord,

<sup>48</sup>. S. D'ALESSIO, *Masaniello...*, *op. cit.*, p. 176-183.

<sup>49</sup>. F. PALERMO (éd.) « Sette lettere del cardenal Filomarino... », art.cité, p. 19: lettre du 16 juillet : « *Il terrore e lo spavento in che aveva posto il Masaniello capo e autore della sollevazione popolare di questa citta col suo furioso e tirannico modo di procedere...* » ou le 19 juillet : « *ma per opera del Demonio, no sazio ancora de'danni fatti in questa rivoluzione* ».

dont cinq de grandeur démesurée, précise Innocenzo Fuidoro<sup>50</sup>, auxquels se joignent douze vaisseaux de l'escadre de Naples, l'armada comprend environ quatre mille hommes. A partir du 4 octobre, en accord avec le vice-roi Arcos, son chef, le jeune fils naturel de Philippe IV, don Juan José d'Autriche, décide le bombardement de la ville rebelle à partir des navires, visant en particulier les quartiers populaires. Au lieu de réduire à néant la combativité des zones les plus pauvres, cette épreuve de force l'augmente et la fortifie, confortant les positions des plus radicaux. Dès lors, l'échec militaire est inévitable et la tentative de reconquête de Naples engendre une rupture politique complète entre populaires d'un côté et pouvoir monarchique espagnol de l'autre ; quant à l'aristocratie, elle reste globalement fidèle à Madrid. Ce revers accélère la désagrégation du pouvoir monarchique à l'échelle du royaume de Naples et débouche sur la perte totale de contrôle des quartiers populaires de la ville.

Le 27 octobre 1647, depuis Rome, le pape Innocent X fait écrire au nonce Altieri, à Naples, que :

« Sa Sainteté reste émerveillée que les ministres de SM à Naples se soient acheminés vers la destruction de tout le peuple sans penser à d'autres réponses que celle de l'artillerie, des mousquets et de la faim »<sup>51</sup>.

La condamnation pontificale des bombardements de la ville est clairement exprimée. Pourtant elle n'implique pas une clarification des positions du cardinal Filomarino : des rumeurs circulent parmi les populaires, évoquant un possible retournement du prélat, qui demeure pour beaucoup un aristocrate de *seggio*<sup>52</sup>. Pour sa part, le comte de Modène, acteur français de cette révolution, confirme cette rumeur, quand il affirme que Filomarino s'est entendu avec le vice-roi pour empêcher l'union de la noblesse et du peuple contre les Espagnols : néanmoins cette accusation est portée bien après les événements<sup>53</sup>.

On prête donc beaucoup à Filomarino<sup>54</sup> puisqu'il est tour à tour un possible traître à l'Espagne - puisqu'il s'acoquine avec la lie de la population en la personne de Masaniello -, un hypothétique

<sup>50</sup>. I. FUIDORO, *Successi...*, op.cit., p. 174.

<sup>51</sup>. « *Resta S. Santita meravigliata che li Ministri di S.Mta in Napoli si siano incaminati alla distruzione di tutto quel Popolo senza pensare ad altro ripiego che a quello delle artiglierie, delle moschette e della fame* » Archivio Segreto Vaticano (A.S.V) Napoli, 41 [source citée par M. BRAY, « L'arcivescovo, il viceré... », art. cité, p. 321].

<sup>52</sup>. Giuseppe Donzelli évoque ainsi les craintes populaires envers le penchant nobiliaire de Filomarino : Masaniello « commença à parler ainsi *Mon Peuple, nous avons déjà eu la Paix par le moyen du Seigneur Cardinal notre Archevêque* – et voulant poursuivre, il fut interrompu par des voix qui répliquèrent de la sorte : - *réfléchissez un peu, et ne croyez pas tout immédiatement car le cardinal sera toujours du côté des nobles* » dans G. DONZELLI, *Partenope Liberata*, Naples, 1647, p. 28.

<sup>53</sup>. E. de RAIMOND DE MORMOIRON, comte de MODÈNE, *Histoire des révolutions de la ville et du royaume de Naples...*, composée par le comte de Modène, Paris, J. Boulard, 1665 t. I, 57-58, repris par Mlle de LUSSAN, *Histoire de la révolution dans le Royaume de Naples dans les années 1647 et 1648*, Paris, chez Pissot, 1757, t.3, p. 81. Néanmoins, cette thèse parcourt de nombreux travaux, jusqu'aux plus récents. Ainsi S. D'Alessio laisse entendre que ce choix est commun à Genoïno et à Filomarino afin d'éviter une orientation antiespagnole : S. D'ALESSIO, *Masaniello...*, op. cit., p.60 : sur la médiation de Filomarino afin de laisser le vice-roi s'échapper.

<sup>54</sup>. Par exemple, Saint-Nicolas, *Négociations à la cour de Rome...*, op. cit., t.V, p. 300 : lettre de Saint Nicolas à M. Lanier le 28 octobre 1647 : « [M. le Duc de Guise] a donné part de sa résolution a M. le Cardinal Filomarino,

dirigeant masqué de la rébellion, qu'il manipulerait pour son propre compte ou pour celui de commanditaires, ou encore un conjurateur francophile, ce que prouveraient sa carrière et son adhésion déjà ancienne au parti des Barberini. Ces thèses contradictoires s'expliquent à divers titres par ses dénonciations du secret des confessionnaires, par sa complicité avec le vice-roi avec lequel il s'efforce de juguler les débordements du mouvement rebelle et, enfin, par la solidarité avec la noblesse qu'il incarne en tant que grand aristocrate... La plupart de ces assertions, qui constituent des accusations portées par les contemporains, reposent surtout sur des lectures *a posteriori* du comportement de l'archevêque, lectures étroitement liées à la fabrication de la mémoire de l'événement que les différents mémorialistes recomposèrent à partir de leurs journaux afin d'élaborer l'Histoire de la révolution<sup>55</sup>, d'autant que, selon Aurelio Musi, le prélat était en fait « l'unique leader charismatique qui émerge des journées de Masaniello »<sup>56</sup>.

Dans les faits, Filomarino adopte une attitude de médiation autant que ses origines, sa formation et ses relations le lui permettent. Ainsi, la stratégie lignagère intervient dans ses calculs politiques car, en tant que chef de famille, entendue au sens large, il offre aux siens des rôles importants dans les événements révolutionnaires, afin de permettre au nom des Filomarino de rayonner. Son parent, Francesco Filomarino, prince della Roccapide, occupe la position stratégique de *grassiere* c'est-à-dire qu'il devient le responsable de la politique annonaire de Naples, ville de 300 000 habitants, avec les colossaux enjeux politico-financiers qui y sont associés. En outre, cette nomination relève non pas d'une élection mais d'un choix du vice-roi (le duc d'Arcos). Ordinairement, le *grassiere* est qualifié d'homme de la Cour<sup>57</sup>. Avec la nomination de ce parent, le cardinal Filomarino complète ses réseaux d'influence qu'il étend sur la ville. Cela renforce aussi sa popularité quand, en juillet, par exemple, des exonérations sont publiées en faveur des plus pauvres, sous la signature du nouveau *grassiere*<sup>58</sup>. De plus, le capucin Francesco Maria Filomarino, frère du cardinal, est placé au centre de la négociation des accords politiques entre le vice-roi et le pouvoir populaire, faisant la navette entre les deux parties lors de leur rédaction<sup>59</sup>. Gennaro Filomarino, deuxième frère et évêque de Calvi, intervient également durant le mouvement. Le 26 août, quand le prince de Toraldo se sent menacé par la population à cause de sa grande modération envers les Espagnols, il parvient à se

---

qui témoigna l'approuver entièrement ; & que ce fut lui qui donna le dessein des armes [de l'étendard républicain]. Il a mis en cent pieces [sic] un tableau du Roi d'Espagne ».

<sup>55</sup>. F. CAPECELATRO, *Diario...*, op. cit., t.1 p. 122 : « Je crois vraiment encore qu'il [Filomarino] fut d'esprit populaire et peu ami des espagnols » [*credo che veramente ancor lui fosse di animo popolare, e poco amico degli Spagnoli*]; pour leur part, Camillo Tutini et Marino Verde ouvrent leur narration de la révolution par l'affront fait au cardinal par les autorités, puis reviennent à la dispute processionnelle de 1644 dans le cours même de leur récit des événements révolutionnaires de 1647-1648 et de l'action de Filomarino. C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, op. cit., p. 1, 107...

<sup>56</sup>. A. MUSI, *La rivolta di Masaniello nella scena politica barocca*, Naples, Guida, 1989, p. 130.

<sup>57</sup>. G. MUTO, « Gestione politica e controllo sociale nella Napoli spagnola », dans Cesare DE SETA, *Le Città capitali*, Naples, Laterza, 1985, p. 84.

<sup>58</sup>. I. FUIDORO, *Successi...*, op. cit., p. 54. Pour autant, cet auteur souligne que le dégoût qu'inspire Masaniello au prince della Rocca l'a conduit à refuser le baiser public que voulait lui donner le *capopopolo* (p. 35)

<sup>59</sup>. I. FUIDORO, *Successi*, op. cit., p. 113.



tirer d'affaire grâce à Gennaro Filomarino<sup>60</sup>. Enfin, aux côtés du capucin, de l'évêque et du cardinal, un quatrième parent est mentionné au cours des négociations de l'été : Giovanni Battista Filomarino, duc de Perdifumo<sup>61</sup>.

Cette politique conciliatrice du cardinal, appuyée par la parenté, se prolonge au moins jusqu'à la proclamation de la République. Par la suite, nous l'avons vu, le cardinal va jusqu'à bénir le bâton de commandement de Gennaro Annese, à reconnaître le duc de Guise, et à légitimer le pouvoir révolutionnaire lors de la cérémonie du serment. Progressivement, ses positions apparaissent plus attentistes. Si, le 8 janvier 1648, le prélat célèbre encore un *Te Deum* pour fêter la chute de la ville d'Aversa entre les mains des Populaires, alors qu'elle était tenue jusqu'alors par les nobles, on ne le voit presque plus sur le *mercato*, et à peine une fois encore en tant que médiateur, lorsqu'il propose au duc de Guise d'abandonner ses rêves chimériques sur la ville de Naples en échange d'une royauté en Sardaigne<sup>62</sup>.

La prestation de serment par le duc de Guise et la bénédiction épiscopale ne seraient-elles qu'un subterfuge pour se dérober aux exigences révolutionnaires ? Parmi ces revendications populaires, Filomarino fait face aux demandes d'excommunication des Espagnols et à l'octroi d'autorisations aux prêtres pour qu'ils puissent s'enrôler dans les armées du Peuple<sup>63</sup>.

Se justifiant au lendemain de la révolution, Filomarino affirme qu'il n'avait suivi que son devoir de pasteur quand il était demeuré dans la partie populaire de la ville, surtout après les bombardements d'octobre car, durant la révolte, l'archevêque restait la seule autorité, le seul recours, l'unique médiateur, quand les ponts étaient rompus entre un peuple chrétien, errant sans chef, et un ordre monarchique désavoué.

Ainsi, il paraît difficile d'expliquer les conflits de juridiction qui émaillent la vie politico-religieuse napolitaine uniquement par la participation du cardinal à la révolution, et plus encore par son prétendu penchant populaire ou hispanophobe. Dès lors, la permanence des conflits de juridiction après la restauration d'avril 1648 oblige à les attribuer non pas à la révolution et à ses séquelles, mais à la conception même du politique selon le pouvoir archiépiscopal.

<sup>60</sup>. C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p. 139.

<sup>61</sup>. C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p. 34 et 42.

<sup>62</sup>. Mlle de LUSSAN, *Histoire de la révolution...*, *op.cit.*, t.IV, p. 192 : « Indépendamment de la sincérité des Espagnols, rien n'estoit moins capable de tenter le Duc de Guise que les offres d'un pareil Royaume. La Sardaigne est une Isle assez grande, mais presque déserte ; l'air y est malsain, il n'y a aucune place forte, d'un revenu si modique, qu'il suffit à peine à payer les garnisons ». En outre, les Espagnols avaient déjà fait deux propositions au duc de Guise, mais concernant des royaumes hypothétiques et lointains. En mars 1648, le cardinal Filomarino sert d'intermédiaire pour lui proposer le royaume de Sardaigne.

<sup>63</sup>. M. BRAY, « L'arcivescovo, il Viceré... », art.cité, p.330 : mais lui ayant refusé l'excommunication et les armes pour les prêtres, sachant que concéder ces deux choses serait d'un grand préjudice et au dépens du Roi » [« *ma havendogli negata la scomunica et le Armi per li Preti, conoscendo che il conceder queste due cose risultava in grandissimo pregiudizio e diservicio del Re* »], [source citée : Biblioteca Apostolica Vaticana - désormais B.A.V - Chigi, N. III 75 f°374r].

## Conception politique et politisation

### Prince de l'Église et savoir politique

De manière étonnamment concomitante, les pouvoirs politiques souverains de Philippe IV et de Louis XIV (ou plutôt, d'Anne d'Autriche) affrontent les pouvoirs épiscopaux des deux plus grandes villes de leurs possessions, Paris et Naples<sup>64</sup>. On peut rapprocher les personnalités, les formations et l'influence du coadjuteur de Paris, le futur cardinal de Retz, Jean-François Paul de Gondi, de celles du cardinal Ascanio Filomarino. Outre l'intérêt que tous deux portent aux réformes de leur diocèse, au moins au début de leur prélature, les deux hommes marquent une quasi-simultanéité de leur opposition à des pouvoirs séculiers, pourtant bien différents ; ces oppositions culminent entre 1647 et 1656, annoncées l'une par l'assemblée du clergé en France, l'autre par les querelles protocolaires dont celle de la procession du San Gennaro. Les deux prélats se querellent non seulement avec les représentants royaux, mais encore avec les autres pouvoirs, principalement sur des thèmes de préséance - face à Gaston d'Orléans, oncle du roi, pour Gondi ; face aux nobles du *seggio* de Capua, pour Filomarino. Ces conflits s'apaisent quelque peu avec le rappel par Madrid du vice-roi de Naples, le comte d'Oñate en 1653 ; pour Retz, l'obtention du chapeau de cardinal lui offre une garantie de survie (février 1652) ; si l'opposition au cardinal Mazarin n'est pas éteinte, loin de là, il se trouve dorénavant protégé par son statut et par le soutien que lui accorde la puissance pontificale, et cela en France même, avant son évasion d'août 1654. Le parallèle entre les deux hommes comme entre les deux carrières, ne s'arrête pas là, car si nous avons affaire à des prélats très politiques, ce sont aussi des intellectuels formés au maniement des « matières d'Etat », selon l'expression d'alors, formés en partie selon le moule de la curie romaine. Nous l'avons déjà signalé rapidement pour Filomarino qui y réside pendant près d'un tiers de siècle, entre 1616 et 1644. Le futur Retz, lui, n'effectue qu'un voyage assez bref en Italie, en 1638, en compagnie de Tallemant des Reaux. A Rome, où il a pu rencontrer son homologue napolitain dans l'entourage du pape Urbain VIII et du cardinal-neveu, Gondi prononce un important discours sur les devoirs d'obéissance des pouvoirs séculiers à Rome, autour des thèmes récurrents des divergences entre les pouvoirs ecclésiastiques et les pouvoir laïques. Enfin, les deux hommes montrent assez tôt un vif intérêt pour la chose politique en écrivant des œuvres marquantes sur ce sujet avec la *Conjuración de Fiesque* pour Retz en 1631, et *L'Idéal du favori* pour Ascanio Filomarino, texte rédigé entre 1624 et 1633. Ce dernier travail est remarqué par Gabriel Naudé qui l'inclut dans la *Bibliographie politique*

---

<sup>64</sup>. Cela en dépit des importantes différences de situation des églises dans les monarchies française et napolitaine. En effet, l'Église gallicane est étroitement subordonnée au pouvoir royal, alors que l'église napolitaine dispose d'une grande indépendance et jouit de privilèges considérables, tel que le droit d'asile, dont l'abolition n'aura lieu qu'en 1741. En outre, le roi de Naples n'est qu'un vassal du pape, ne possédant qu'un pouvoir très limité de présentation aux bénéfices et se trouvant contraint de respecter les libertés ecclésiastiques ; ainsi, à la différence de Gondi, Filomarino est donc à la tête d'une authentique puissance. voir M. SPEDICATO, *Il mercato della mitra. Episcopato regio e privilegio dell'alternativa nel Regno di Napoli in età spagnola, 1529-1714*, Bari, Cacucci, 1996.

qu'il rédige alors qu'il réside lui-même en Italie, où il côtoie les milieux politiques romains grâce au cardinal Bagni, son protecteur<sup>65</sup>. Le but de Naudé était de recenser la bibliothèque idéale pour la formation des hommes d'Etat, et il y inclut donc le travail manuscrit de Filomarino<sup>66</sup>.

De fait, l'insoumission de ces deux cardinaux possède plusieurs points communs que l'on peut schématiquement regrouper autour de deux thèmes centraux de la pensée politique : d'une part, les relations entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel et la nature des rapports que doivent entretenir les princes laïques avec la souveraineté romaine ; d'autre part, la sensibilité des hommes d'Etat contemporains à l'existence d'un savoir, d'un corpus et de techniques à acquérir afin de manier les « coups d'Etat » – selon l'expression de Gabriel Naudé –, dans le but de les orienter à leur propres fins. Ce savoir laïcisé des secrets du pouvoir, des *arcana imperii*, remonte à Machiavel, et il contrevient en grande partie à la conception chrétienne de la politique, alors que les livres du Florentin se trouvent toujours à l'Index.

En ce sens, ces deux hommes partagent une même conception du politique : elle les distingue de nombreux prélats. Qu'ils aient écrit sur ce sujet souligne l'importance qu'ils y accordent, d'autant qu'ils ne font pas seulement œuvre de théoriciens mais qu'ils mettent en pratique leurs maximes dans l'action politique. Enfin, leur statut de princes de l'Eglise souligne une des contradictions qui structure la philosophie politique baroque, puisqu'ils se fondent en grande partie sur des savoirs et des techniques interdites pour fonder la légitimité de leur pouvoir ecclésiastique face au pouvoir séculier.

Ces éléments ne nous éloignent pas des conflits d'autorité et des conflits de juridiction, puisque ceux-ci constituent la traduction de conceptions et de rapports de force dans l'espace politique. De ce point de vue le terrain italien, et napolitain en particulier, est singulièrement complexe.

### ***Filomarino et la souveraineté romaine***

L'étroite fidélité de l'archevêque de Naples envers Rome représente un des axes structurants et constants de sa politique. Elle permet de comprendre la multiplicité des conflits qui l'opposent au vice-roi, à la noblesse, voire à certains éléments populaires. Au cours de ces conflits, l'archevêque se comporte en héritier d'une tradition politique italienne et latine. On pourrait penser qu'il épouse la théorie scolastique de la souveraineté pour viser à relativiser le pouvoir séculier, d'origine laïque, en le soumettant au peuple, selon la formule thomiste : «le pouvoir vient de Dieu par le peuple», - *potestas*

<sup>65</sup>. Les vingt-deux pages recto-verso de ce traité se trouvent à Barcelone sous forme manuscrite. M. Bray les a transcrites : M. BRAY, « Un inedito di Ascanio Filomarino segnalato da Gabriel Naudé », dans *Nouvelles de la république des lettres*, 1993, II, p. 83-96.

<sup>66</sup>. « Ce sont la presque tous les Auteurs dont il me peut ressouvenir des livres desquels l'on doit tirer tout ce qui plus précisément concerne la science de gouverner les Républiques. [...] mais il ne faut pas que j'oublie qu'il s'est trouvé certains esprits imaginatifs qui se sont efforcé de nous faire voir la forme ou plutost l'idée de quelque véritable et parfaite République afin que l'on eust un exemplaire de ce qu'il y a de meilleur et de plus excellent en ce genre & selon lequel si toutes choses alloient comme elles devroyent aller, il seroit à propos que toutes les administrations publiques des Estats fussent réglées par les hommes » : Gabriel NAUDE, *La bibliographie politique*, Paris, 1642, (s.éd.), p.43.

*est a Deo per populum*. Bien entendu, Filomarino adapte cette orientation à son domaine, le royaume de Naples, et à son époque, le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Partant de ce présupposé, on comprendrait mieux les positions du prélat durant la révolution, l'existence de ce qu'on a pu interpréter comme un penchant populaire, alors qu'il s'était déjà fortement opposé aux vice-rois dont les moyens de domination étaient religieusement contestables, notamment le bombardement de la ville. On pourrait ainsi recourir à l'explication traditionnelle des révolutions par la justification d'une reprise de souveraineté du peuple dont le prince n'avait qu'une délégation temporaire, argumentation développée par les ligueurs français et par les monarchomaques de la fin XVI<sup>e</sup> siècle par exemple. Le prince s'est montré incapable d'exercer sa juste autorité, l'exercice du pouvoir s'étant transformé en tyrannie, il peut donc en être déchu. La notion de tyrannie revient de façon récurrente dans les textes populaires napolitains<sup>67</sup>. Cette reprise de la délégation permettrait aussi de comprendre les pressants appels adressés par les révoltés au Pape, puis aux autres princes chrétiens :

« Il a été jugé bien et nécessaire de recourir d'abord à la Divine Majesté, à la Très Glorieuse Vierge Mère de Dieu, au Glorieux San Gennaro, et à tous les autres Saints Protecteurs de la ville et du royaume, et ceux-ci invoqués et priés d'assister à sa dite défense, aide et protection, avec encore des prières, supplie et demande avec une profonde affection à sa Sainteté le Souverain Pontife, à son sacré Collège, et à tous les Prélats de la Sainte Eglise, à la Majesté de l'Empereur, et aux Rois, Républiques, Princes, Ducs, Marquis, Comtes, Barons, et à quelconque autre dignité, titre et grade et à chaque fidele chrétien que tant par l'oration que par tous les autres moyens qu'ils pourraient et trouveraient nécessaires, ils daignent donner leur aide et faveur et protéger le Très Fidèle Peuple dans sa dite défense, et qu'outre la rémunération qu'ils pourront attendre de la Divine Bonté par un acte de tant de justice et de pitié, le Très Fidèle Peuple restera perpétuellement obligé et engagé à faire de meme ou plus selon ses forces »<sup>68</sup>.

Cet appel à l'étranger possède une tonalité incontestablement religieuse alors que la « protection divine » appartient pleinement à l'univers mental napolitain du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>69</sup>. Cette sollicitation du peuple, aux lendemains des bombardements, s'adresse d'abord à Rome et à l'ensemble

<sup>67</sup>. C. TUTINI – M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p. 319 et suivantes : ces auteurs théorisent la résistance à la tyrannie en se référant à la justification théologico-juridique développée par Suarez, dans *Defensor fidei* (cf. livre VI, IV, 15) et ils précisent que les peuples peuvent déposer le roi tyran surtout quand ils veulent trouver la liberté et se mettre en république.

<sup>68</sup>. V. CONTI, *Le leggi di una rivoluzione. I bandi della repubblica napoletana dall'ottobre 1647 all'aprile 1648*, Naples, Jovene ed., 1983 : le manifeste du peuple du 17 octobre, qui proclame la rupture de Naples avec Madrid, en appelle officiellement au pape mais aussi au Saint Empire, à la France, et plus généralement aux princes chrétiens.

<sup>69</sup>. « Tout se passe comme si le système primitif de protection ne suffisait plus et que, face à l'angoisse que généraient les aléas de la vie, il convenait d'établir des remparts de plus en plus nombreux et de plus en plus élevés », Jean-Michel SALLMANN, *Naples...*, *op.cit.*, p. 85.

du clergé, alors que le nom du roi de France ne se trouve même pas mentionné. L'adresse à l'Eglise Apostolique et Romaine résonne d'une manière singulière dans le cas du royaume de Naples puisqu'une des particularités de ce royaume réside dans sa vassalité envers le Saint-Siège. Depuis Robert Guiscard, au XI<sup>e</sup> siècle, cette vassalité se traduit par différents signes, dont le palefroi, cheval de parade (la chinea) qui est offert au pape par les souverains napolitains en guise de cens, au cours d'une cérémonie renouvelée les 29 juin<sup>70</sup>. Cette étroite dépendance envers Rome a laissé espérer aux forces populaires que le souverain pontife revendiquerait la dévolution du royaume à son profit et aux dépens des Espagnols. A diverses reprises pendant la révolte, des courants politiques ont exprimé ce souhait tel Camillo Tutini et Marino Verde qui théorisent cette souveraineté<sup>71</sup>. Le peuple, lui, adhère à ce changement de fidélité avant même les quatre jours de bombardement de la ville par les Espagnols, quand son principal mot d'ordre devient durant l'été *Viva il popolo e S. Pietro*<sup>72</sup>, à la place de *Viva il Re mora il mal governo*. Filomarino lui-même aurait écrit au pape pour lui demander de placer le Royaume sous souveraineté romaine directe, ce que le pontife refuse<sup>73</sup>. Cette tension aurait été telle, selon Francesco Capeceletro, historiographe noble et hispanophile, que Filomarino aurait songé à prendre la direction du mouvement, et même ambitionné de ceindre la tiare pontificale<sup>74</sup>.

Ces éléments confortent Ascanio Filomarino dans le fait qu'il se perçoit d'abord comme un instrument de l'Eglise, voire du souverain pontife, et non comme aristocrate napolitain ou un sujet du roi Philippe IV. Cette lecture permet aussi de comprendre les diverses attitudes qu'il adopte avant, pendant et après la révolution, comme lors de l'affaire Meucci qui lui avait paru constituer un attentat à la dignité pontificale.

### **Un prélat tridentin et ultramontain**

Cette grille de lecture est confirmée par la permanence des conflits avec le pouvoir séculier durant la restauration qui suit la révolution. De nombreux indices permettent de cerner cette vision politique du prélat napolitain qui s'exprime en particulier par sa volonté tenace d'autonomie juridictionnelle et par ses exigences de primatie. Elle se traduit d'abord face aux autres sièges

<sup>70</sup>. Nous n'avons pas pu consulter A. VAZQUEZ MARTINEZ., *La Hacanea y el censo de Nápoles*, Madrid, 1950, U.C.M, thèse doctorale inédite.

<sup>71</sup>. C. TUTINI-M. VERDE, *Racconto...*, *op.cit.*, p. 310-322.

<sup>72</sup>. F. CAPECELETRO, *Diario...*, *op.cit.*, p. 228, note cet appel au gouvernement pontifical dès le 13 septembre, de son côté, dans Saint-Nicolas, *Négociations à la cour de Rome...*, *op. cit.*, t.5, p. 286-287 : lettre de l'abbé Saint-Nicolas au cardinal Grimaldi le 16 octobre 1647 : « Pour ce qui est de la résolution qu'ils ont à prendre, en cas qu'ils viennent à bout de chasser les Espagnols, ils sont partagés : le plus grand nombre veut se donner au Pape ; les autres se veulent ériger en République ; d'autres se donnent à la France ; & enfin il y en a qui veulent prendre un Roi particulier ».

<sup>73</sup>. Vittorio Siri, cité par C. MANFREDI, « Il cardinale arcivescovo... », art.cité, p.211. [source citée : *Mercurio Politico*, X p.317].

<sup>74</sup>. Selon les affirmations de E. de RAIMOND DE MORMOIRON, comte de MODENE, *Histoire des révolutions de la ville...*, *op. cit.*, t.1, p. 76-77 : « tant par les appas de la gloire qu'il recevoit par cet employ [de médiateur] que par l'éclat d'une Thiare qu'on luy pourroit faire espérer en luy promettant que l'Espagne pour récompense de ses soins agiroit au premier Conclave » (pour juillet 1647).

archiépiscopaux du royaume de Naples car, auparavant, plusieurs titulaires du siège napolitain avaient été papes<sup>75</sup> et cinq autres, neveux de papes : à ses yeux, cela rehausse un peu plus encore le prestige de l'archevêché de Naples.

Dans une affirmation toute tridentine, cette prétention se traduit jusque dans les représentations iconographiques dont on connaît l'importance dans l'Italie méridionale. A l'exemple d'Annibale de Capoue, archevêque de Naples mort en 1595, qui se faisait représenter à la gauche de la Vierge au sein d'un groupe sculpté alors que le pape Innocent IV se trouvait, lui, à sa droite, les archevêques relèvent progressivement du lexique de l'héroïsation et, à partir de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ils s'efforcent de bouleverser la hiérarchie religieuse<sup>76</sup>. Ainsi, « le cérémonial liturgique le mettait [l'archevêque] au-dessus de quelconque puissance humaine et la littérature sur le sacerdoce le déclarait supérieur aux anges, dont on note qu'il ne participe pas au sacerdoce du Christ. Quand Filomarino cria *San Gennaro est à moi*, c'était de pure cohérence : le portrait archiépiscopal avait alors déjà dépassé la phase de la vraie effigie pour être une effigie héroïque »<sup>77</sup>.

A cette hypertrophie de la considération attribuée – par lui-même ou par d'autres – au titulaire du siège de Naples, correspondent logiquement des frictions avec les pouvoirs politiques puisque l'archevêque affirme son autonomie au sein de la ville-capitale. Ce processus atteint son apogée avec le cardinal Filomarino<sup>78</sup>. Quand, en juillet 1647, l'article 8 des capitulations stipule l'érection d'un épitaphe<sup>79</sup> sur la piazza del Mercato, la commande précise à l'architecte Cosimo Fanzago, non seulement qu'il doit mettre à l'honneur la révolution en gravant les articles dans le marbre, mais surtout qu'il doit surplomber l'édifice de trois statues : celles de Philippe IV, du vice-roi - le duc d'Arcos - et celle d'Ascanio Filomarino : l'archevêque se trouve placé au même niveau que les autres pouvoirs, séculier et souverain.

On pourrait croire que la conclusion de la révolution met fin à cette situation singulière, d'autant que l'extraction forcée du prélat, jusque dans son lit, au matin du 6 avril 1648, afin qu'il défile aux côtés des autorités royales dans les quartiers populaires, aurait contribué à rabaisser sa suffisance : il n'en a rien été. Filomarino poursuit la même politique agressive, manifestée durant les six premières années de son épiscopat, pendant les dix-neuf années qui suivent, multipliant les conflits

<sup>75</sup>. Giapietro Carafa sous le nom de Paul IV, et Antonio Pignatelli sous le nom d'Innocent XII.

<sup>76</sup>. R. DE MAIO, *Pittura e controriforma a Napoli*, Rome-Bari, Laterza, 1983, p.150 et suivantes.

<sup>77</sup>. R. DE MAIO, *Pittura e controriforma...*, *op.cit.*, p. 151 : « *Il cerimoniale liturgico lo metteva al di sopra di ogni umana potestà e la letteratura sul sacerdozio lo dichiarava superiore agli angeli, che appunto non partecipano del sacerdozio di Cristo. Quando Filomarino gridò « San gennaro è mio », era in mera coerenza : il ritratto arcivescovile aveva allora già superato la fase della vera effigie, era effigie eroica* ».

<sup>78</sup>. Filomarino accorde plus de place à l'image, au mécénat et au collectionnisme que ses prédécesseurs : voir L. LORIZZO, *La collezione del cardinale Ascanio Filomarino...*, *op.cit.*

<sup>79</sup>. Je choisis volontairement d'utiliser le masculin pour le mot épitaphe, actuellement de genre féminin, afin de désigner ce monument érigé à Naples sur la place du Mercato au début de la révolution, et pour le distinguer du nom commun qui désigne souvent par extension uniquement les inscriptions funéraires. Le dictionnaire *Littré* définit ainsi le terme : « épitaphe : Terme d'architecture. Tablette ornée de sculptures, que l'on place sur le mur d'une église ou contre un pilier avec une inscription sépulcrale. Remarque au XVII<sup>e</sup> siècle, épitaphe était indifféremment des deux genres ».

de juridiction avec un pouvoir politique qui se croit renforcé<sup>80</sup>. Plusieurs exemples illustrent l'acuité de ces conflits d'autorité. En mai 1649, un synode présidé par Filomarino décide que l'usage du masque pour le Carnaval ainsi que les récitations de comédies seront interdits dans les monastères féminins. Or les moniales des fondations visées sont pour la plupart de haute naissance : elles supportent mal la réduction de leur réseau de sociabilité et ces mesures austères leur paraissent incompatibles avec leur mode de vie. Peu après, le vice-roi exploite le mécontentement des monastères pour retirer d'autorité leur juridiction des compétences du cardinal, et en particulier celui de Santa.Chiera, de patronage royal, espérant provoquer Filomarino et, par voie de conséquence, obtenir de Philippe IV l'exil du prélat hors de Naples. Si la première partie de ce plan fonctionne, une nouvelle fois le cardinal riposte en fulminant un interdit, la seconde partie du plan échoue car Madrid n'ose pas affronter directement l'autorité pontificale en exilant le cardinal-archevêque<sup>81</sup>.

En 1651, alors que le conflit sur les monastères féminins de patronage royal n'est pas encore achevé, un courrier de l'archevêché, emprisonné au tribunal de la Vicaria, est condamné à mort. Aussitôt, Filomarino notifie par monitoire qu'il fulminera une excommunication si, dans les six heures, il n'obtient pas la libération de son courrier. Malgré l'acharnement du vice-roi, la menace fait son effet sur le peuple : les échoppes ferment, la foule s'amasse sur le chemin que doit emprunter le condamné, menaçant de le libérer par la force ; la sédition revient, les haines contre Oñate se libèrent, et le vice-roi préfère remettre le courrier au cardinal. A l'issue de ce conflit de juridiction, Filomarino diffuse immédiatement dans toute l'Italie la nouvelle de sa victoire contre le vice-roi, écrivant au pape, aux cardinaux, aux potentats, et recevant d'eux des lettres de félicitations<sup>82</sup>.

Bien d'autres conflits éclatent au cours de la prélature de Filomarino et, parmi les plus intéressants, on peut relever celui qui porte sur la censure des livres imprimés ; il met à nouveau aux prises le pouvoir séculier et le pouvoir ecclésiastique afin de savoir lequel des deux dispose de cette capacité de censurer, de juger et donc d'autoriser la publication des livres, sachant que l'Index romain n'a théoriquement pas d'application à Naples<sup>83</sup>.

Ces exemples de conflits d'autorité sur la ville entre les pouvoirs illustrent la puissance de l'autorité archiépiscopale à Naples, dans le royaume, en Italie et à l'échelle européenne. La prétendue domination espagnole n'y résiste pas : Oñate, le vice-roi espagnol, est vaincu par l'archevêque dans sa

<sup>80</sup>. Tout un dossier conservé aux archives de Simancas est consacré aux disputes du cardinal Filomarino avec les autorités espagnoles. Archivos Generales de Simancas [A.G.S] Secretarías Provinciales [S.P], leg 76 : *Filomarino arzobispo de Napoles, y Controversas con los ecclesiasticos en puntos de jurisdicciones de 1661-1669* (porte principalement sur les années 1652-1653).

<sup>81</sup>. A.G.S S.P 76 ; frappé d'interdit du 13 mars 1652 au 29 mars 1653 ; G. GALASSO, *Napoli spagnola dopo Masaniello*, 2 vol., Florence, Sansoni, 1982 ; BNN ms X B 65 f°240 : « *Potrei aggiungere anco l'interdetto posto dal cardinale alla chiesa di Santa Chiara per aver le monache di quel monastero che sta sotto la regia protezione ricusato di ammetterlo alla visita della clausura e che duro per lo spazio di due anni* ».

<sup>82</sup>. G. DE BLASII, « Ascanio Filomarino... », art.cité, p. 758.

<sup>83</sup>. G. GALASSO, *Napoli dopo...*, op.cit, t.1, p. 90-94.

lutte contre les juridictions ecclésiastiques qui demeurent très puissantes dans le Royaume : n'ayant pas réussi à faire exiler le prélat, il est rappelé par Madrid.

Toutefois, dans le cas du cardinal Filomarino, il ne s'agit pas uniquement d'une volonté de puissance d'un aristocrate imbu de lui-même, ni d'une emphase au titre de prince de l'Eglise, car il existe une coïncidence entre la pensée politique de Filomarino et ses pratiques. En effet, le prélat dépasse une simple pensée politique héritière d'un thomisme tardif et, s'il peut apparaître comme le successeur de la tradition d'opposition entre guelfes et gibelins, entre pouvoir séculier et pouvoir issu du pape, il réélabore le primat du religieux sur le profane dans une nouvelle conception et par des pratiques politiques vigoureuses. L'archevêque de Naples offre une réponse cléricale à la construction de l'Etat moderne par une sorte de logique absolutiste de son pouvoir sacerdotal ; cette logique, qui tend à subordonner tous les autres pouvoirs urbains, ecclésiastiques (monastères...), sociaux (les *seggi nobles*), politiques (le vice-roi), caractérise une hybridation entre l'héritage scolastique et la tendance centralisatrice et absolutiste propre à l'Etat pontifical. Celle-ci n'est pas encore contestée par l'anticurialisme, qui ne se développera, en particulier dans les royaumes de l'Italie méridionale, qu'à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>84</sup> ; aussi Filomarino peut-il ainsi maintenir étroitement le lien avec Rome.

Peut-être doit-on à ces croisements intellectuels l'insolite référence à Machiavel que l'on trouve dans une lettre de Filomarino adressée à Rome pour y souligner l'irréductibilité de Naples (et de Milan) à tout asservissement<sup>85</sup>...

---

<sup>84</sup>. Cf. S. MASTELLONE, *Pensiero politico e vita culturale a Napoli nella seconda metà del Seicento*, Messine-Florence, G. d'Anna, 1965, p. 59-83

<sup>85</sup>. *I discorsi*, libro I, ch. XVII : « *pertanto dico che nessuno accidente benché grave e violento potrebbe ridurre mai Milano o Napoli liberi, per essere quelle membra tutte corotte* » note 35 ; M. BRAY, « L'arcivescovo, il Vicerè... », art.cité, p.327 [source : B.A.V Chigi, N. III 75 f°373r] : il souligne le caractère insolite de cette citation de Machiavel par un prélat d'autant que les *Discours* de Machiavel tentent de démontrer que le principal obstacle au dépassement des divisions italiennes était la curie romaine. Rosario Villari pousse plus loin l'assimilation par Filomarino de l'héritage intellectuel de Machiavel en affirmant, sans source précise, que le prélat avait fait distribuer un extrait des *Discours* de Machiavel durant la révolution : R. VILLARI, « Il cardinale, la rivoluzione... », art.cité, p. 16.